

Tu que siás arderosa e nusa / Tu qu'as sus leis ancas tei ponhs / Tu qu'as una votz de cleron / Uei sòna sòna sòna a plens parmons / Ò bona musa.

Toi qui es ardente et nue / Toi qui as les poings sur les hanches / Toi qui as une voix de clairon / Aujourd'hui appelle appelle à plein poumons / Ô bonne muse.

Siás la musa dei paurei gus / Ta cara es negra de fumada / Teis uelhs senton la fusilhada / Siás una flor de barricada / Siás la Venús.

Tu es la muse des pauvres gueux / Ta face est noire de fumée / Tes yeux sentent la fusillade / Tu es une fleur de barricade / Tu es la Vénus.

Dei mòrts de fam siás la mestressa, / D'aquelei qu'an ges de camiá / Lei gus que van senza soliers / Lei senza pan, lei senza liech / An tei careças.

Des meurt-de-faim tu es la maîtresse / De ceux qui n'ont pas de chemise / Les gueux qui vont sans souliers / Les sans-pain, les sans-lit / Ont tes caresses.

Mai leis autrei ti fan rotar, / Lei gròs cacans 'mbé sei familhas / Leis enemics de la paurilha / Car ton nom tu, ò santa filha / Es Libertat.

Mais les autres te font roter / Les gros parvenus et leurs familles / Les ennemis des pauvres gens / Car ton nom, toi, ô sainte fille / Est Liberté.

Ò Libertat coma siás bela / Teis uelhs brilhan coma d'ulhauç / E croses, liures de tot mau, / Tei braç fòrts coma de destraus / Sus tei mamèlas.

Ô Liberté comme tu es belle / Tes yeux brillent comme des éclairs / Et tu croises, libres de tout mal, / Tes bras forts comme des haches / Sur tes mamelles.

Mai puei, perfés diés de mòts raucs / Tu pus doça que leis estelas / E nos treboles ò ma bela / Quand baisam clinant lei parpèlas / Tei pès descauç.

Mais ensuite tu dis des mots rauques, / Toi plus douce que les étoiles / Et tu nous troubles, ô ma belle / Quand nous baisons, fermant les paupières, / Tes pieds nus.

Tu que siás poderosa e ruda / Tu que luses dins lei raions / Tu qu'as una vòtz de cleron / Uei sòna sòna a plens parmons / L'ora es venguda

Toi qui es puissante et rude / Toi qui brilles dans les rayons / Toi qui as une voix de clairon / Aujourd'hui appelle, appelle à pleins poumons / L'heure est venue.

On peut entendre la mise en musique de ce poème, due à Manu Théron. Les admirateurs qui l'ont portée sur Internet en font plutôt une chanson de liberté de l'Occitanie, alors que manifestement il s'agit ici de la Sociale, post communarde ! Mais bon...

[http://www.youtube.com/watch?v=VZQRHMf\\_bPE](http://www.youtube.com/watch?v=VZQRHMf_bPE)

[http://www.dailymotion.com/video/x38zxa\\_la-libertat-traduite\\_music](http://www.dailymotion.com/video/x38zxa_la-libertat-traduite_music)

Claude Barsotti a des années durant publié dans le quotidien progressiste *La Marseillaise* une remarquable et novatrice présentation des auteurs populaires de langue d'Oc, les « Trobaïres » (troubaïré).

Cf. <http://www.amesclum.net/JBiblioteca.html#Point%201>

Claude a repéré dans *La Sartan* (La Poêle) [1891-1905], populaire hebdomadaire marseillais entièrement en langue d'Oc, ce texte signé J.Clozel (6 février 1892) que l'on a lu ci-dessus (restitué en graphie classique).

Le texte a été récemment mis en musique par Manu Théron, et chanté par Lo còr dau Lamparò. Vous pouvez aussi l'écouter sur le net (plusieurs videos et mp3).

La violence de ce poème, publié vingt ans après la Commune, ne peut qu'interroger. En 1892, alors que les peurs et les haines sont loin d'être éteintes, mais que la vie démocratique de la République semble pouvoir, sinon dépasser les antagonismes, à tout le moins empêcher qu'ils ne dégénèrent en guerre civile, faut-il placer l'imprécation de Clozel au rayon des songes éveillés, sans vraies retombées militantes ? Mais d'abor, qu'en est-il de l'auteur de ce texte puissant ? Ce Clozel, dont les commentateurs de la chanson disaient ne rien savoir, vient d'être identifié par Philippe Martel. Il s'agit du poète et critique d'art (ami de Cézanne, aixois comme lui) Joachim Gasquet (1873-1921).

En 1892, Gasquet est, comme bien d'autres artistes et publicistes amoureux de la langue d'Oc, sensibilisé aux idées fédéralistes et quelque peu socialistes ou libertaires. Le souvenir de la Commune, quelque vingt ans à peine, est salué avec respect dans ces milieux, tout comme il vient de l'avoir été dans l'entourage du Général Boulanger...

Époque de confusions idéologiques, dont Gasquet se dégage à sa façon en faisant chanter sa Liberté par un déclassé marseillais, un pâle voyou : dans son titre, « *Cançon de nervi* », passe toute la distance sociologique et la délectation esthétique de la mise en scène, sincère sans doute. Comme celui à qui est dédiée la chanson, Pierre Bertas, (instituteur socialisant révoqué pour ses opinions, qui sera peu après adjoint du premier maire socialiste de Marseille), Gasquet, après avoir été dreyfusard, virera vite au nationalisme puis au royalisme, sous l'influence notamment de son ami Maurras, qui n'était pas indifférent à la protestation sociale d'un Gelu (Cf. le beau texte de Maurras sur Gelu publié sur le superbe blog de N.Pecout <http://noelpecout.blog.lemonde.fr/>).

On le voit, il n'y a sans doute dans ce texte que l'instrumentalisation juvénile d'un événement encore si proche, et l'assomption esthétique de sa violence extrême. L'évolution ultérieure de l'auteur vers la droite royaliste semble le prouver. Et ce n'est pas d'une guerre franco-française qu'il mourra en 1921, mais des suites d'une autre guerre, celle de 1914-1918. Guerre civile européenne celle-ci.

